

L'Occupation à Vézelay dans le Journal de Romain Rolland

Jean Lacoste

Conférence donnée le 10 août 2013 à la Maison Jules Roy à Vézelay, en partenariat avec l'Association des amis de Vézelay.

En associant les trois thèmes de l'Occupation, de Vézelay et de Romain Rolland, pour cette dernière intervention sur le *Journal*, je pouvais penser qu'ils ne prêteraient pas à polémique. Romain Rolland n'est-il pas un auteur oublié, négligé ? Le manuscrit du journal n'est-il pas resté cinquante ans sous scellés à la BNF, de 1950 à 2000 ? À Vézelay, les passions ne sont-elles pas apaisées, les souvenirs effacés... ?

Soyons sérieux... Je ne ferai pas semblant d'être naïf. Non, les blessures que Rolland rouvre, ou peut rouvrir, à Vézelay, sont celles, historiques, de la France elle-même ; les squelettes sont encore nombreux à cliqueter dans les placards, et en cela ce *Journal* est un témoignage précieux de l'époque.

Romain Rolland, à Vézelay, entre 1938 et 1944, est désormais « dans la mêlée ». Il partage cette fois, au plus près, le sort matériel et moral de ses concitoyens.

Je voudrais souligner la fragilité des carnets de ce journal : ces 10 carnets rectangulaires, couverts d'une petite écriture, offrent en s'ouvrant – comme un éventail – un panorama complet de la France en guerre : en « province » et dans la capitale, dans tous les milieux, des paysans de la Nièvre à la reine des Belges, et sur une période qui va de Munich, dans l'été 38, aux combats dans les Ardennes belges fin 44, avec une France libérée, mais qui ne connaît pas encore la victoire et la paix.

Un village – ou plutôt une ville ... divisée

Le Vézelay que Romain Rolland découvre au printemps 38 est divisé, socialement et politiquement, de part et d'autre de la rue Saint-Étienne.

« Vézelay – écrit-il à son arrivée – est une ville qui meurt dans l'amertume de son passé, – l'ombre d'une ville – que font vivre seulement les étrangers. Son versant sud est habité par de petits bourgeois réactionnaires et des rentiers. Le versant nord paraît abandonné à un peuple maigre et misérable, qui vit à part, l'air hostile et farouche. »

Rolland souligne, d'emblée, le rôle capital que va

jouer sous l'Occupation le curé doyen de la basilique, Despiney.

« L'intransigeance du curé [Despiney] doit ajouter à la division des classes. Il n'admet pas qu'on n'assiste pas à ses offices. »

Pourtant Romain Rolland ne cherche pas l'affrontement. « Je tâcherai néanmoins – dit-il – de maintenir des rapports courtois avec tous. Je pense que mon ascendance de notaires (...) est un bon atout dans mon jeu. Mon *Colas Breugnon* m'est aussi un médiateur. Il est le seul de mes livres qu'on apprécie, dans les deux camps. »

La France du Front populaire elle-même est un pays très divisé, en plein désarroi : heureux de vivre – c'est l'époque des congés payés... –, et angoissé par la guerre dont il ne veut pas, mais que les esprits lucides de droite comme de gauche jugent inévitable. « Tout va très bien, madame la marquise », chante ironiquement Ray Ventura dès 1935.

« Pour le 14 juillet [1938] – écrit Rolland –, nous sommes les seuls (ou peu s'en faut) à arborer le drapeau, avec la gendarmerie, la poste et les officiels. La ville boude la "Gueuse". Le soir, la jeunesse qui veut s'amuser, doit descendre à Asquins. Le pays est, me dit-on, dans sa majorité, Croix-de-Feu. (...) Il est, dans son ensemble, dénué de toute instruction politique ; il ne fait pas de différence entre un journal et un autre, entre *Le Populaire* et *Gringoire* »

Le ton est condescendant, j'en conviens. Romain Rolland aime-t-il Vézelay ? Il garde la nostalgie de la villa Olga, à Villeneuve, et de la présence des Alpes ; en même temps, il apprécie en esthète et en historien, le site, le lieu, le paysage bourguignon :

« D'admirables paysages japonais : une fine brume laiteuse coule aux pieds de Vézelay, en plusieurs rivières, [d'où] émergent des arbres humectés de vapeurs floconneuses. C'est une caractéristique de ce pays. »

Et, les Vézeliens, que pensent-ils de Romain Rolland ? Les visiteurs, avant l'entrée en guerre effective, vont de Thorez et Aragon, avec Elsa Triolet, à la reine Élisabeth de Belgique ; ce sont des écrivains parisiens ou de modestes instituteurs : en ville on ne sait que penser... on ne sait plus ce qu'il pense.

Impossible de savoir : Romain Rolland ne fait plus

de proclamations publiques, sauf un télégramme de septembre 38, au moment de Munich, pour inviter Daladier et Chamberlain à la fermeté – ce qui scandalise les pacifistes – et une lettre à Daladier, le président du conseil, en septembre 39, invoquant Valmy et invitant la République en armes à se défendre, ce qui trouble les communistes.

Incompris par ses amis pacifistes, suspect aux yeux de la bourgeoisie « pro-Flandin », trop indépendant pour les communistes...

« Ma situation – écrira-t-il avec une certaine complaisance en septembre 43 – est singulière, paradoxale, incompréhensible pour la plupart des simples gens. Pour les « pacifistes intégraux », devenus « collaborationnistes », je suis un stalinien, antiallemand. Pour les *arrabiati* [enragés] antiallemands, je suis un pro-allemand, car j'ai reçu beaucoup d'Allemands dans ma maison, je suis encore un pacifiste, gandhiste, un sans-patrie ! Allez-vous y reconnaître ! ».

L'impensable défaite

En mai 40, Romain Rolland est en Suisse avec Macha ; il note : « De si beaux jours ! Un si pur rayonnement de printemps !... La Suisse romande a conservé son visage tranquille et pondéré. »

Hélas, « dans la nuit du 9 au 10 mai, l'Allemagne envahit la Hollande, la Belgique. » Sans ultimatum, malgré un traité de non-agression avec la Belgique. « C'est le brigandage caractérisé. » Romain Rolland et Macha rentrent précipitamment.

L'entrée en guerre en juin 40 provoque un exode irrationnel, et pourtant compréhensible : les gens fuient les combats, et Paris. La débâcle militaire de ces semaines est rythmée par les déclarations de Paul Reynaud, dont le fameux « Je crois au miracle », du 21 mai. Paul Reynaud, que Romain Rolland qualifie de « petit corbeau funèbre ».

Romain Rolland observe ce déferlement de civils et de soldats en fuite depuis sa terrasse :

« Depuis l'aube jusqu'à la nuit, jusqu'à l'aube du lendemain, – et cela continue tandis que j'écris, – (15 juin – 4 heures du matin) par les deux routes qui montent devant mes fenêtres (...) un exode monstrueux se poursuit. Tout un peuple fuit. Sans un répit, passent en grondant, jour et nuit, les camions d'armées et de réfugiés. (...) C'est insensé ! C'est une panique irrésistible. Et elle s'étend, par contagion, aux pays qu'elle traverse. Le soir du 14 juin, toute la population de Vézelay fait ses valises, pour fuir, le lendemain. (...) Je veux rester. Le pire est, à mes yeux, de se trouver dans ce torrent de fuite, sur les routes. Mais comment tenir tête à une population affolée, (et la faire tenir par mon entourage !) dont les chefs abdiquent et donnent l'exemple du vertige ? »

La nuit, des centaines de réfugiés, enfants, vieillards, campent sur la place, au bas de la ville, faute de

logements. »

La défaite est consommée. Le dimanche 16 juin, les premiers Allemands arrivent à Vézelay ; vision presque cosmique, caricature guerrière de la vision rollandienne de l'humanité en marche... ce sont désormais les Panzer allemands et le cortège sinistre des prisonniers démoralisés. Une vision que rejoint le témoignage d'Henri Calet dans *Le Bouquet*.

Romain Rolland : « – Dimanche 16 juin. – (...) dès les approches de l'aube, c'est dans la ville un tumulte. On frappe aux portes. Des voix crient dans la rue. Des autos partent. De porte en porte, des gens suspects ou affolés hurlent : – “ Évacuation !... La ville va être occupée par l'armée. La DCA s'y installe... ” Macha terrifiée entre chez moi, avant 4 heures du matin... “ Il faut partir... ” La gendarmerie dit qu'elle ne sait rien, mais elle a fait partir ses femmes et ses filles. – (...) Notre jeune servante, Denise, voit le brigadier pleurant, qui dit que les Allemands sont déjà à Avallon. »

La gendarmerie défile. Des officiers conseillent à Rolland de partir, mais il est trop tard.

Romain Rolland : « Les Allemands sont à Clamecy. – Il n'y a plus qu'à les attendre. Je me recouche. » (...) « À 9 heures du matin, les premières troupes motorisées allemandes débouchent, sous mes fenêtres, par la route d'Asquins. Ce sont seulement des éclaireurs, de très jeunes gens sur des motos, qui font des signes d'accueil. Puis, une à deux heures après, le gros de la division motorisée. Et c'est, après le silence saisissant qui s'est fait depuis 6 heures du matin (quand les derniers fuyards ont disparu), – le grondement qui recommence : les chars allemands qui roulent, en flot ininterrompu, toute la journée, couvrant les routes : le flot monte de Sermizelles-Asquins à Vézelay, pour redescendre presque aussitôt, sur Saint-Père, Pierre-Perthuis, Menades. Les colonnes de poussière qui s'élèvent sous leurs lourdes roues nous désignent leur course, au loin, à l'horizon : ils se précipitent vers Saulieu, Autun (...) Clamecy, Nevers, Moulins – Des hautes terrasses de Vézelay, c'est un panorama de batailles de Van der Meulen. – Je lis (...) Tagore¹ dans mon lit. Macha maintenant est presque calmée. – Les fuyards de la veille et du matin, refoulés, sont forcés de revenir. »

Le sentiment général est « l'étouffement ». « Plus d'électricité. Plus de radio. Plus aucune communication avec l'extérieur. On est enfermé dans la souricière. – Silence, indifférence des animaux. Seul peut-être, notre chien Ali, qui gémit, inquiet. »

Et, en plus de l'inquiétude, la honte, sentiment que ne peut ressentir le chien Ali. Cet effondrement impensable, cette « étrange défaite », ce ciel vide d'avions français, certains y verront une « divine surprise », la chance inespérée d'en finir avec la République ; ce fut en tout cas l'effondrement d'un régime politique.

1. R. Tagore, *Sadhana*, trad. et préface par Jean Herbert, A. Maisonneuve, 1940.

Il faut lire le récit par sa sœur Madeleine des événements de juin 40 à Dijon ; la Troisième république révèle une incroyable fragilité et la démission de ses élites.

Rolland garde le souvenir de ce traumatisme durable de juin 40, de cette « abjecte panique qui a balayé des millions de Français, les autorités responsables (...) à leur tête ». « Une infamie. » dit-il.

Une maison très occupée

Romain Rolland et sa femme, Macha, ne sont pas seuls dans la grande maison. Il s'en faut. Outre le chien Ali et le chat Andoche, on compte dans l'été 40 la mère de Macha, Mme Cuvillier, plus âgée que Romain Rolland (née en 1861), désespérée et malade.

On compte aussi René Arcos, son éditeur – des Éditions du Sablier –, jovial et égoïste, et sa femme, qui se sont réfugiés chez Romain Rolland.

Arcos a laissé le récit de ces journées à Vézelay. En juin 40, il note la présence mystérieuse de deux femmes : c'est Rosalie Vetch, l'inoubliable Ysé de Claudel dans *Le Partage de midi*, que Romain Rolland surnomme Dona Prouhèze en souvenir du *Soulier de satin*. Claudel lui a confié le sort de son ancienne maîtresse de Foutchéou, en Chine, un « bel animal », « doué pour la vie », mais avec d'insupportables défauts aux yeux de Romain Rolland : « bavardage et vanité » ; c'est une mondaine. Macha voit en elle une rivale auprès de Claudel...

L'autre personne mystérieuse est sa fille Louise Vetch, discrète, musicienne, très pieuse ; elle n'a découvert que très tard son lien de parenté avec Claudel. Je ne peux que renvoyer au livre de Thérèse Mourlevat, même s'il est très critique envers le couple Rolland...

Logent aussi dans la maison, en ces heures sombres, le peintre Frédéric Deshayes et sa femme, des amis de René Arcos : une présence discrète, appréciée de Rolland. Le peintre a réalisé les trumeaux de la salle à manger de la maison Rolland.

N'oublions pas une servante, Denise, de Quarrèles-Tombes, belle comme un Renoir, s'enthousiasme Claudel, mais qui va flirter avec les Allemands, à telle enseigne que les Rolland devront s'en séparer : Odette Prévost, la bonne si précieuse, n'arrivera qu'en février 41.

Dans cette maisonnée de fortune, chacun dort où il peut, des matelas sont posés par terre, les tensions se font sentir. Viendra s'adjoindre plus tard Louise, une belle-sœur, disciple de Gandhi et un peu folle.

La cohabitation de toutes ses dames entre elles est difficile. Romain Rolland, qui dort mal, écrit le matin dans son lit... et tente de préserver sa quiétude et ses biscottes.

La maison, au fil de l'Occupation, va en outre recevoir nombre de visiteurs de marque, fort divers, qui arrivent dans la discrétion, filtrés par Macha : Le Corbusier, Jean Badovici, Paul Eluard, mais aussi Jeanne Mortier, la secrétaire de Teilhard de Chardin, et ses pè-

lerins de l'été 41, très catholique, et pétainiste, très dévouée à Rolland, trop peut-être. Macha ne l'aime pas... – Citons aussi l'auteur dramatique Charles Vildrac, et son épouse, la bavarde Rose, la sœur de Georges Duhamel. Les Zervos, Bataille, Claudel enfin...

La porte de Romain Rolland est ouverte, largement, y compris à des gens simples (les Bouillé) comme à des personnages suspects, comme l'époque en fait naître.

Petite géographie rollandienne de Vézelay

Sortons de cette maison suroccupée (qui est aujourd'hui le musée Zervos, rue Saint-Étienne). Le quartier de Romain Rolland est le bas de Vézelay, non loin du Champ de foire. Les amis et connaissances de Romain Rolland fréquentent les hôtels de la place, Le Cheval blanc, tenu par les Jossier, où descendent Éluard, Le Corbusier, et l'Hôtel de la Poste et du Lion d'or de la famille Danguy, « l'hôtel Danguy », plus cher, d'emblée réquisitionné par l'état-major allemand. Scène étrange, ô combien significative, le 17 juin au soir : « les officiers français soupent avec les officiers allemands » : la « grande illusion »... cette fois avec la Wehrmacht.

La boulangerie qui se trouve à droite, dans l'ancienne église Saint-Étienne, est celle de Léon Crochet, ami de Marcelot à Clamecy et de Grasset à Brèves, que l'on voit sur la photo désormais bien connue des vigneronnes. Apprécié de Romain Rolland, c'est un « gros homme rouge, rude socialiste et mangeur de prêtres (...), petit-fils d'un proscrit du 2 décembre, – qui tient tête hardiment à l'archiprêtre de la basilique et à toute la réaction du pays, – dont il sait se faire craindre et respecter. » C'est lui qui, en janvier 45, transportera le corps de Romain Rolland à Clamecy, dans la camionnette de ses tournées...

Dans la rue, avant la maison des Rolland, un magasin : celui des sœurs Duvernois, Rolande et Isabelle, qui vendent des livres, du tabac, des journaux, des bonbons. À l'arrivée des Allemands, en juin 40, « elles s'enferment malades de peur », mais, le 20 août 44, elles seront arrêtées par la Résistance pour leur « progermanisme provocant »... On change...

La gendarmerie se trouve en face de chez Rolland qui est aux premières loges pour voir ce qui s'y passe, comme les gendarmes sont eux-mêmes aux premières loges pour observer la maison Rolland... La gendarmerie est vite occupée par les Allemands, les premiers temps ; les gendarmes qui ont « détalé » reviennent à une date indéterminée (en 42 ?) ; le brigadier collabore, sa fille aussi, à sa manière, les autres gendarmes sont passés à la résistance.

En léger retrait par rapport à la maison Rolland, à droite en montant, la demeure du notaire, Me Picard et son épouse ; Romain Rolland rend de menus services à ces voisins sympathiques, qui seront très actifs dans la Résistance, et dénoncés aux Allemands...

La maison des Colomb, place Belle-Croix, est celle

de l'écrivain d'Avallon, Henri Petit, selon Rolland qui en donne la description précise. Henri Petit est l'auteur d'un hommage à Vézelay publié chez Grasset en 1927. Il entrera dans la résistance issue des rangs de la droite nationaliste, en patriote ombrageux.

Romain Rolland écrit à son sujet : « Cet homme doux, poli, respectueux, est (...) fanatisé par son vieux nationalisme de province exaspéré. (...) On sent que son siège est fait, et qu'il s'enfoncé, comme des millions de Français, dans un aveuglement de haine et de refus de collaborer, que rien ne peut ébranler. »

Romain Rolland, pour sa part, redoute surtout la guerre civile, le retour de la Ligue et des massacres des Guerres de religion, alors que le pays est occupé par des armées étrangères...

La belle maison de la rue des Bocharde est celle du Dr Pillon, le médecin de l'hôpital. Elle est occupée en juin 40 par la *Kommandatur* ; « la bannière à la croix gammée flotte sur les murailles du jardin. ». Le docteur est un ami de Romain Rolland, son médecin de famille ; bon catholique, il approuve pourtant les anciennes révoltes de la commune contre les abbés : « il se sent un vieux Vézélien qui a dans le sang le besoin de la contradiction »... Il donne aussi des recettes pour accommoder les corbeaux...

À la mairie, en juin 40, le maire est Pierre Cestac : « il n'est pas de notre bord », avait jugé Romain Rolland à son arrivée. Percepteur, maire depuis 1927, ce « courtois et fin Béarnais » ne déplaît finalement pas à Romain Rolland qui s'entretient avec lui en juillet, « avec confiance », des difficultés de ravitaillement des premiers jours ; ce sont de bonnes relations, mais Cestac va décéder en septembre 40, malheureusement.

Il sera remplacé ultérieurement à la mairie par le pharmacien Pierre Rabigot, dont la femme et la fille seront dénoncées par un couple de « pacifistes belliqueux », l'horloger Eumène et sa femme, personnages dignes du *Corbeau*, le film de Georges Clouzot... ils sont voisins de la mairie, rue Saint-Pierre.

La Basilique enfin, n'est fréquentée que par Macha et Claudel ; Romain Rolland s'abstient de rendre hommage aux reliques de sainte Madeleine. C'est l'empire de Despiney, le curé-doyen, avec l'austère école de garçons de la maison Saint-Bernard. Il tonne en chaire contre la IIIe République, les francs-maçons, les instituteurs laïcs, mais ne manque pas de caractère quand il s'agit de défendre son église contre le néopaganisme qui fleurit à cette époque au sein de la collaboration ; on le soupçonne d'avoir dénoncé des Vézéliens, mais Romain Rolland aime discuter avec lui de choses de la religion, de saint Augustin, de l'histoire de Vézelay...

En revanche, en contrebas, la Cordelle demeure pour Romain Rolland un « lieu sacré » avec la croix de saint Bernard et l'oratoire des premiers franciscains : saint Bernard et saint François sont associés dans une belle page du *Journal*, à la date du 20 août 40 : Romain Rolland réunit ainsi l'esprit de croisade,

de combat, et l'esprit de paix.

Il faut faire une mention particulière – à l'écart de Vézelay, – pour Fontette, sur la commune de Saint-Père, avec le vigneron Lazare Defert, ce paysan « d'esprit robuste » dont Romain Rolland aime le bon sens, la culture et les positions très avancées, et accessoirement le vin, le « Clos des ducs de Bourgogne » que lui a fait connaître Henri Petit. On peut regretter que Romain Rolland n'ait pas transcrit ses conversations avec lui aussi précisément que les abondants propos de Marcelot...

Des hôtes encombrants

Dès les premiers jours, l'occupation allemande se fait sentir, pèse.

Romain Rolland note : « Tout le beurre est raflé par les Allemands. Nous avons vécu trois jours sur un morceau de veau. La viande, comme la farine, est livrée pour la population par la *Kommandantur* allemande. On fait la queue, pour le pain, vers 5 heures du soir ; mais le boulanger Crochet est exténué. – Le soir, musique militaire sur la place Danguy. Les officiers en veste blanche. »

Les Allemands de la Wehrmacht réquisitionnent des logements ; chaque fois il faut négocier pour préserver la demeure principale : c'est la tâche de Macha, qui doit leur concéder la petite maison dite du jardinier.

Romain Rolland note une petite scène : « Trois sous-officiers et soldats entrent et demandent à s'installer chez nous. Ma femme leur montre que tout est plein (nous sommes dix), et qu'elle doit coucher dans le corridor, près de la porte : “ veulent-ils qu'elle leur cède son lit ? ” – “ Non, dit l'un, courtois, ce ne serait pas galant ! ” – Mais doña Prouhèze est sur le point de tout gêner, en leur disant : – “ Vous êtes jeunes, vous pourriez bien coucher sous les arbres du jardin. ” – Ils répondent, irrités : – “ Depuis le 4 juin, nous couchons sous les arbres, nous en avons assez, nous voulons coucher dans un lit. ”

Le Clos (en contre bas, occupé aujourd'hui par le Centre Jean-Christophe) n'échappe pas à la réquisition : « Dans l'après-midi, on nous prend notre clos, pour y faire camper une cinquantaine de beaux chevaux, sous les tilleuls. » Pour Romain Rolland ce seront de fortes odeurs équine qui seront associées aux premiers temps de l'Occupation...

Les Allemands sont donc tout proches dans la maison du jardinier ; il faut se méfier, d'un propos, d'une attitude, d'un livre, d'une émission de radio. Les Rolland, sans avoir de rapports avec eux, notent au fil du temps les différences entre ces visiteurs : les SS sanglés, hostiles, les « troufions », les *gemeinen Soldaten*, polis et rustiques, qui ne veulent pas déranger, les soudards malpropres (qui seront envoyés sur le Front de l'Est), les beaux jeunes gens voués à la mort, pour lesquels Romain Rolland et Macha ont presque des sentiments – comment dire ? – de sympathie et de compassion, car ce sont des adolescents.

Les Allemands sont « corrects », selon le mot de

l'époque : soulagement illusoire dans la défaite. Il faut se rendre à l'évidence ; Romain Rolland a beau faire d'exhiber sa carte de la Société Beethoven, de la Société Mozart, de la Schopenhauer-Gesellschaft, les Allemands de la Wehrmacht s'en fichent, ce sont des barbares, des vainqueurs, des occupants, ils le resteront.

Cependant quelques officiers souhaiteront rencontrer Romain Rolland, l'auteur de *Jean-Christophe* et le chantre, en 1919, de la réconciliation franco-allemande ; il reçoit ainsi un général d'infanterie, Walther Lichel, un *Generalmajor*, qui « vient voir l'auteur fameux d'un livre sur *Beethoven* », livre qu'il n'a pas lu. « L'entretien manque de sujets. » note Romain Rolland sobrement...

Il a un vrai contact avec d'autres officiers, qui sont en réalité des civils sous l'uniforme de la Wehrmacht – ce ne sont pas des Ernst Jünger, des soldats dans l'âme... – mais ce sont malgré tout de fervents hitlériens, tout d'abord, comme le lieutenant Rolf Greve, un avocat avec lequel il a de longues conversations en 41 et qui finira par désertir en Suède en 43.

Un autre visiteur en octobre 40, un certain Rademacher, un Rhénan, a lu plusieurs des œuvres de Romain Rolland : la conversation est caractéristique : « On peut voir très bien à travers lui qu'il y a toute une Allemagne qui obéit, mais qui attend des temps meilleurs, et qui me garde son amitié. Il déplore la guerre, dont il a vu (il a participé) des épisodes horribles dans le Nord (destruction d'un village, anéantissement d'une compagnie de Sénégalais). Il aspire à une Europe unie. Il a deux fils et ne voudrait pas que l'éternelle histoire recommençât dans vingt ans. »

Rolland célèbre devant lui la vraie Allemagne rhénane, Beethoven.

« Rademacher dit : "C'est du passé." Je dis : "Cela reviendra". »

Les difficultés de la vie quotidienne

En attendant la réalité est là : d'emblée, la vie quotidienne devient plus difficile, pour Rolland comme pour les Vézéliens, du fait des réquisitions et de la spéculation, qui nourrit le marché noir.

Romain Rolland s'interroge fin 40 sur un « coup catastrophique ». « Ordre militaire allemand. Tous les prisonniers français dans la région, même ceux qui avaient été renvoyés dans leurs foyers pour travaux nécessaires de la ville et des champs, sont convoqués demain matin, 10 heures, pour être internés en Allemagne ou dans des camps. (...) Toute la vie en sera paralysée. Saisissement, douleur, indignation de la population. »

Romain Rolland s'étonne : « Quelle façon de travailler à la "collaboration" ! » : quelle « stupide méconnaissance des réactions psychologiques » de la population ! À quoi bon rendre solennellement à la France les cendres de l'Aiglon aux Invalides ? Ces « parades de théâtre » ne sont pas de nature à contrebalancer les souffrances causées par des « mesures mi-

litaires brutales et aveugles ».

Hélas, ces mesures « brutales et aveugles » vont se multiplier à Vézelay :

« Un coup inattendu (...) détruit (...) toutes les bonnes dispositions de rapprochement. Sans motif évoqué, un arrêté somme les habitants de Vézelay de livrer avant demain 500 draps. Il n'y a pas 400 Vézéliens. Un tiers seulement, tout au plus, possède plus d'une paire de draps. Nous en avons, pour notre part, juste une paire de rechange pour chacun. (...) Où s'arrêteront les exigences ? » (printemps 1941).

En 1942 « voici qu'on prend les chevaux de labour. Les paysans de la région reçoivent sommation de les conduire à Auxerre, pour mardi prochain. Trois jours perdus, en plein travail des champs : car il faut faire la route à pied, par deux étapes. Ceux qui seront absents seront passibles de la justice allemande. Les femmes pleurent. Comment feront-ils pour retourner leurs champs ? Et ces chevaux étaient de vieux compagnons. » –

Se déplacer devient de plus en plus difficile, même en zone occupée, notamment entre Dijon, où habite sa sœur Madeleine, et Vézelay : aller de la gare de Sermizelles à Vézelay ne va pas de soi. On fait une partie du chemin à pied quand la voiture à gazogène de Neterpeller à Asquins n'est pas disponible ... ou quand le car de Dijon, qui lambine, asphyxie ses voyageurs...

Pour aller Paris, en 1943, selon Romain Rolland, il faut compter de 3 000 à 6 000 francs (plus de 1 000 euros ! selon les calculs de l'Insee) pour un trajet en taxi avec l'entrepreneur Bojo Strougar, au marché noir... À vérifier...

L'information ? Romain Rolland reçoit la presse parisienne « collabo », *Comedia*, *Les Nouveaux Temps* de Jean Luchaire, *La Gerbe*, avec ses pages culturelles où figurent tous les grands noms de la vie littéraire parisienne, mais aussi marquées par un antisémitisme obsessionnel.

Reste la radio : Radio-Vichy... Rolland la juge « plate, ampoulée, provinciale » ; chaque jour on « sonne le clairon », on « célèbre les fastes de la guerre ». Romain Rolland s'exclame : « on dirait que cette déroute à perte haleine [de juin 40] fut une suite d'exploits triomphants ». Romain Rolland se fie plutôt à radio Sottens, l'émetteur de la Suisse romande, à radio Londres, à radio Moscou où il entend son ami Jean-Richard Bloch, et que des soldats allemands, Dieu merci !, prennent pour une radio italienne.... Mais que faire quand flanche une lampe du poste de radio ? Le silence pèse et inquiète.

L'alimentation de terre, la viande sont devenues des denrées rares : Romain Rolland note que l'œuf se vend 4 francs pièce à Asquins (75 centimes d'euro), quand le prix de pension chez Mme Danguy est de 150 à 180 francs (30 €... selon l'Insee) par jour (et l'hôtel est toujours plein).

Romain Rolland apprend en revanche que le petit Hôtel Saint-François (dans le haut de la ville) a réussi à se procurer du veau (nous sommes en mai 41) :

« Une salle voûtée, dans la vieille maison. (...) Bon déjeuner : soufflé, veau en casserole, fromage et entremets au chocolat, pour 13 francs. » –

Plus grave encore, la pénurie d'eau. Début 1943 : « Vézelay reste sans eau, pendant deux mois. La machine qui faisait venir l'eau d'Asquins est cassée. Les citernes sont tarées. Un à un, les puits publics s'épuisent. Le dernier où l'on puisse puiser, est tout au haut de la colline, près de la basilique. Notre Odette va, tous les deux jours, à Asquins, chercher une bonbonne d'eau, dans une petite voiture. – Impardonnable incurie de la municipalité. »

Le typhus rode.

Pendant ce temps Odette Prévost, la petite bonne, efficace et dévouée, parcourt la campagne à vélo pour ravitailler les Rolland, mais – « découverte catastrophique » en mars 42 – elle a brûlé pour sa cuisine les trois quarts du bois de chauffage pour l'hiver prochain. Plus de chauffage ! Romain Rolland : « Ce serait pour moi la mort sans phrases. – Nous aurons beau économiser désormais, ne faire qu'un repas chaud par jour : d'ici à octobre, la cuisine aura dévoré le peu qui nous reste. – Et l'on est environné de forêts ! »

Et c'est Macha – censée être une espionne de Staline... – qui assure le train de la maison. Romain Rolland lui rend hommage :

« L'activité de Marie est incroyable. C'est elle qui veille aux multiples charges de la lourde maison, – bien plus, qui les exécute pour une grande part (...). Chauffage central (...), feux de bois des cheminées, poulailler, et clapier, courses de ravitaillement (...). À Asquins, par tous les temps. Vingt autres soins domestiques, c'est elle qui fait tout (...). Et elle n'a point de cesse que je ne sois nourri suffisamment, – à ses dépens, car, malgré que j'en aie, elle m'oblige à prendre sa part de beurre, de viande, etc. J'en ai chagrin, et les morceaux m'en restent souvent dans la gorge. Mais si je refuse, elle tempête. » –

Voilà une espionne qui fait honneur à sa profession...

Dans ce climat de réquisitions, de pénurie, d'incurie et de marché noir, les dénonciations prospèrent comme une maladie honteuse. J'ai évoqué les « interventions » malveillantes de l'horloger Eumène.

« Les Allemands eux-mêmes manifestent leur dégoût pour la pluie de lettres anonymes qui leur dénoncent des concitoyens français. – Cette ignominie ne diminue point. Elle est devenue une maladie honteuse, qui ronge la France, comme la syphilis. »

À tel point qu'en janvier 42, à son de cloche dans les rues, le crieur municipal proclame un avis indigné du préfet de l'Yonne contre le nombre excessif de lettres anonymes venues de Vézelay.

L'occupation proprement dite (les réquisitions de logement) cesse au printemps 42. Mais la répression n'est que plus violente.

Le sort des quatre jeunes gens fusillés à Dijon le 7 mars 1942 malgré les démarches entreprises, bouleverse Rolland. Mais combien d'autres... « Le pouvoir

militaire [allemand] règne sans partage ». Déplorer le « manque de psychologie » des Allemands dans la collaboration n'est plus suffisant, n'est plus à la hauteur.

Quelle perspective dans le journal ?

Cela pose la question des positions politiques de Romain Rolland. Il prend plaisir à être insaisissable, à être toujours en avance, plus loin et c'est cette subjectivité du journal qui surprend, qui choque, mais qui en fait le prix.

Une certitude : à cette période, Rolland s'est éloigné de la politique, il n'est plus un « compagnon de route » du parti communiste. Ce qui importe désormais, ce sont les préoccupations spirituelles.

Dans les premiers jours de l'armistice et de l'occupation il a peut-être même eu un préjugé favorable envers Pétain (le maréchal était populaire auprès des anciens combattants pour avoir ménagé les troupes en 17) ...

Romain Rolland considère aussi que, d'un mal, comme cette défaite écrasante, peut sortir un bien : c'est une dialectique qui est à l'œuvre, pas une adhésion à la Révolution nationale. Le 15 août 1940, il écrit : « Du fond de l'épreuve, mon optimisme se réveille, [c'est-à-dire] ma conviction qu'une force mène, en dépit d'eux, les hommes et les États, vers un progrès certain de l'humanité qui les dépasse. (...) – Et je crois même que, de l'écrasante défaite, la France du maréchal Pétain pourra ressurgir plus saine et rajeunie »

Il se souvient peut-être, en historien, de l'exemple de la défaite et de la renaissance de la Prusse en 1806.

Mais il critique le vote des pleins pouvoirs et la mort de la Troisième République, dont il salue l'œuvre. Il n'a que mépris pour le régime de Vichy, sa « lâcheté » et « la terreur blanche larvée » qui est mise en place, le climat d'opérette, l'adulation du maréchal, la réaction cléricale – je cite – « toute suintante de pape-lardise, de cafardise bête, douceuse, et fielleuse. » (Il est vrai que le régime a interdit ses ouvrages.)

Cela dit, il est aussi hostile au général de Gaulle (au moins au début) et à son « fanatisme orgueilleux » : « l'insensé ouvre la porte de la guerre civile la plus atroce ». Romain Rolland ne veut pas que la guerre civile – il se souvient de la guerre d'Espagne – s'ajoute à l'humiliation de la défaite.

Il rejette aussi bien le « terrorisme » des communistes, les attentats aveugles et le cycle de représailles contre les civils.

La « collaboration » parisienne avec l'Allemagne ? Romain Rolland plaide pour une « loyale discussion avec le vainqueur » (le 28 août 1940)... La date est importante, on est avant Montoire. Il se tient parfaitement à l'écart des compromissions du milieu littéraire et artistique, de la « foire sur la place », en raison de l'antisémitisme – un point pour lui essentiel. Cela dit, il continue à accueillir Alphonse de Châteaubriant, lequel publie dans *La Gerbe*, son journal financé par les

Allemands, d' « abominables articles antisémites »... c'est « déshonorant pour Châteaubriant ». Romain Rolland défend pourtant cette « amitié persistante »... « Qu'y faire ! Je ne suis pas de ceux qui sacrifieront jamais une amitié vraie à une idée ! » Au moins, jusqu'en 42. En échange, le pseudo-aristocrate fournit à Romain Rolland des renseignements intéressants sur la vie politique à Vichy : la chute de Laval et la personnalité de Pétain.

Chez Romain Rolland il y a un rejet clair du régime nazi, une répulsion, depuis 1933. En même temps, il garde de l'admiration pour la « vieille Allemagne » ; en pleine occupation, il lit Goethe, joue du Bach et Beethoven : il nourrit l'illusion peut-être prophétique d'une éventuelle réconciliation avec l'Allemagne : il a sans doute eu « le tort d'avoir raison trop tôt ».

Ce sont des ambiguïtés très caractéristiques de l'époque, aux yeux de l'historien, loin des caricatures d'une France tout entière acquise à Pétain, ou tout entière devenue résistante. Le regard de l'historien doit saisir les nuances, les évolutions.

À mesure que le sort de la guerre bascule inexorablement, fin 41- début 42, le régime de Vichy, avec le retour de Laval, s'enfoncé dans la collaboration et la répression, jusqu'au moment où, en janvier 44, Darnand chef de la Milice obtient les pleins pouvoirs en matière de sécurité, multiplie les exactions, les meurtres.

La répression est telle, la peur, l'angoisse sont telles que Romain Rolland interrompt son journal et le dissimule.

Romain Rolland dresse à cette époque un bilan : « Nous causons, avec Marie, de la vie menacée que nous menons, depuis trente ans. Elle, pendant l'hiver-1917-1918, à la campagne [en Russie] pendant six mois, attendant chaque jour, chaque nuit, l'arrivée des pogroms, qui mettaient à sac les châteaux et les propriétés alentour. Et depuis, la tranquillité n'est jamais rentrée, les nerfs sont toujours restés tendus. – Moi, depuis 1914, j'ai vécu une existence de nomade, portant avec soi, d'hôtel en hôtel, ce qu'il avait pu sauver de ses papiers, et toujours préoccupé de leur trouver un abri, sans y jamais réussir. (...) – Nos vies, nos souvenirs, ont constamment été à la merci du jour et de l'heure. »

*

En 44, il a à coup sûr des contacts avec la Résistance, avec les FFI d'obédience communiste, qui l'aident à se rendre à Paris en voiture, mais il n'en pense pas moins.

« L'atmosphère morale en France est déplorable. Dans l'ensemble de la population, aucun sentiment exaltant ; tout est à base de haine, de jalousie et de vengeance. (...) Les ressentiments particuliers se couvrent de ces prétextes généraux. »

Il craint les représailles et les actions irréflechies, comme, à Vézelay, l'attaque de la colonne de blindés allemands qui se replie en juin 44.

Quant à l'épuration ... elle ne satisfait guère son sens de la justice.

« 20 août. Les Résistants viennent prendre plusieurs Vézéliens, connus pour leur progermanisme provocant : nos voisines vendeuses de journaux, les demoiselles Duvernoy, l'horloger Eumène et sa femme, ces pacifistes belliqueux, le coiffeur, la femme du brigadier et ses enfants. (...) La foule accueille de ses rires et de ses huées les *malheureux* [je souligne, J.L.] qu'on emmène. Le brigadier s'est éclipsé à temps. Ses enfants ont été pris comme otages. – Quant au reste de la brigade, ils ont passé aux Résistants. La gendarmerie est complètement close. »

À Clamecy le sort de l'industriel Brulefer l'indigne. À Vézelay, face à celui du curé Despiney, la compassion l'emporte sur le sentiment de juste rétribution. La scène mérite d'être rappelée.

« La veille de l'Assomption [1944], vers le milieu de l'après-midi, une auto, portant trois Résistants avec des mitraillettes (...) remonte la grand'rue, (...), poussant son chemin jusqu'à la basilique, arrête le curédoyen et l'emmène. (Ce malheureux homme n'a cessé de se compromettre stupidement, pour la cause de Vichy et des Allemands ! il n'a jamais pu s'abstenir de faire de la politique agressive dans ses sermons.) – Quelques heures après, vers le soir, l'auto le ramène et le dépose, au bas de la ville, devant l'hôtel Danguy. Il a le front marqué de la croix gammée, imprimée à la pointe, en tatouage. On le lâche à l'entrée de la ville, afin qu'il soit forcé de s'exposer, aux regards malveillants de tous ses paroissiens. Mais il se refuse à monter la grand'rue. Au sortir de l'auto, il est comme égaré ; il entre dans des jardins particuliers, il y erre à grands pas ; puis, il réussit à retrouver le chemin de ronde, par où il rentre chez lui, sans avoir été vu. – Le lendemain, 15 août, il dit les offices, et son sermon ne contient aucune allusion à ce qu'il a subi. – Les gens remarquent très bien l'empreinte au front : elle est encore saignante. »

Quelle conclusion ? *Vézelay, sous l'Occupation* ? Romain Rolland nous donne, dans son journal, le portrait vivant et détaillé d'un microcosme, à l'image d'une France humiliée, affaiblie et divisée – traumatisée – qui ne sera qu'en apparence réconciliée et victorieuse avec le général de Gaulle. Romain Rolland se pose avec Aragon et le père Michel de Paillerets, un dominicain, la question : peut-on réunir communisme et catholicisme dans un même idéal de fraternité ? Est-ce une synthèse impensable, impossible ? Aragon cherchera à lui donner une traduction concrète en proposant de faire entrer Romain Rolland au Panthéon.

Ce fut un échec : *le Figaro* proposa Péguy, le MRP Bergson ... Romain Rolland reste enterré à Brèves, comme il le souhaitait.

Il nous reste plus proche. Ni héros de la Résistance comme un Jean Moulin, ou un Brossolette, ni salaud, comme Céline et tant d'autres à Paris et à Sigmaringen. Reste un honnête homme, un grand écrivain, un

chroniqueur loyal, habité par le désir de comprendre, de surmonter la haine, de voir loin, de chercher des raisons d'espérer. L'espérance ...

Dans son dernier livre sur Beethoven, *Finita Comoedia*, publié en 1945 aux Éditions du Sablier, Romain Rolland fait un aveu singulier :

« En ces trois jours, en ces trois nuits [de juin 40] où s'écoulaient, sur les routes entrelacées autour de la terrasse de Vézelay, le flot compact de la déroute et, à sa suite, dans la poussière ensoleillée, le grondement de l'invasion, dirais-je le compagnon qui m'est venu ?

Dans ma tête lasse, et martelée par le ronflement ininterrompu des cavaleries motorisées, sous la menace de l'ennemi, surgit le beau chant, l'*adagio* du *Concerto en mi bémol*. » Le Concerto « Empereur » de Beethoven.

Ce concerto qui apporte à Romain Rolland « paix et clarté » dans ces « heures tragiques » est écrit par le musicien *allemand* alors que des troupes *françaises* – « la soldatesque de Napoléon » – bombardent et occupent Vienne en mai 1809. Chercher dans ce qu'il y a de meilleur venu d'Allemagne, dans ce « chant de triomphe pour le combat », un remède et une consolation face ce qu'il y a de pire venu d'Allemagne, c'est un geste qui relève, effectivement, de cette espérance, de cette « petite Espérance » dont parlait Péguy. Je vous remercie.

août 2013

Jean Lacoste est écrivain et philosophe